

LE SECRET DE L'« ESPADON »

par Alain S. LERMAN
d'après l'oeuvre originale
d'Edgar-P. JACOBS

PREMIERE PARTIE

« COMME UN VOL DE GERFAUTS »

*« Quand volera l'oiseau de fer, et que
les chevaux iront sur des roues,
les Thibétains seront dispersés
à travers le Monde comme des fourmis,
et le Dharma ira dans la terre de l'Homme rouge »*

**PADMASAMBHAVA (8è Siècle)
Gourou Rimpoché, Grand Maître**

Je remercie le Bureau de l'Attaché des Forces de Défense et de l'Air auprès de l'Ambassade de Grande-Bretagne à Paris, ainsi que le Public Record Office, Ruskin Avenue, à Kew ; le Portsmouth Royal Naval Museum, à Portsmouth ; le National Maritime Museum, à Greenwich, et l'Imperial War Museum, Lambeth Road, à Londres, pour leur aide précieuse lorsqu'il s'est agi de vérifier et d'approfondir certains points ayant trait au Royaume-Uni et à l'ex-Empire britannique des Indes, et que l'Auteur avait laissés dans l'ombre ou insuffisamment exploités.

Je remercie également les nombreux correspondants et documentalistes qui m'ont apporté une mine de renseignements dans l'élaboration de ce livre.

Je suis reconnaissant et redevable à l'Armée de l'Air et aux Forces aériennes stratégiques françaises, pour m'avoir donné accès aux cartes d'état-major des Iles britanniques, de l'Europe continentale, et du Proche et Moyen-Orient, en vue de tracer sans erreur l'itinéraire de fuite de notre équipage britannique avec la plus grande précision ; depuis le Cape Wrath, au travers de l'Europe, jusqu'à la pointe extrême du Détroit d'Hormuz, par la Turquie, l'Iran et l'Afghanistan.

Un grand merci, tous spécialement à Claude de Saint-Vincent, Directeur-général de Média-Participations pour m'avoir permis, à titre gracieux, de proposer enfin, même si ce n'est qu'à une poignée de privilégiés, la première - et toujours unique ! - novellisation du *Secret de l'Espadon*.

Le Code de la Propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'Article L. 122-5 (2° et 3° A), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (Art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles L. 335-2 et suivants du Code de la Propriété intellectuelle

Tous droits réservés pour tous pays ©2017 Alain S. Lerman, Edgar P. Jacobs & Editions du Lombard / Blake et Mortimer

AVERTISSEMENT au LECTEUR

L'action et les personnages de ce roman de politique-fiction, ancré dans une uchronie, sont purement fictifs, même si certains rappels font revivre aux lecteurs des situations ayant eu une certaine réalité historique, géographique ou politique....

Comme les faits, évènements et personnages historiques décrits dans le Prologue et le déroulement du récit.

Tout ce qui a trait à la commémoration, à Beijing/Pékin, d'un 25^{ème} anniversaire de la « Longue Marche », et à la prise du pouvoir en Chine par qui que ce soit, relève de la pure fiction. Sauf en ce qui concerne le bref rappel historique, prêté à un expert d'Histoire contemporaine de pure invention, à propos de la période troublée qui débouchera sur cette phénoménale odyssee...

Tout ce qui a trait à Kwan Damh-dü, Maréchal, ou à Basam Damh-dü, Empereur, ne saurait recouvrir une parcelle d'authenticité ou de véracité ; sauf à s'agir de relations historiquement reconnues et retenues comme telles.

Je tiens aussi à préciser que tout ce qui est dit, sur la réunion extraordinaire des chefs d'Etat-majors de l'O.T.A.N. et la

construction d'une usine ou base secrète, relève de la plus pure spéculation de ma part, et ne saurait être assimilé à quoi que ce soit d'équivalent ou, même, d'approchant, ayant pris place vers la même époque.

Si une telle initiative avait ou a été prise, je n'en ai pas été informé avant, pendant ou après l'écriture de ce livre.

De même, en ce qui concerne la chute de Nikita Khrouchtchev, dont le seul point aisément vérifiable, et livré à la connaissance du public, en est le renversement, le 14 octobre 1964, par Leonid Brejnev. Sans pouvoir préjuger des motifs (tous autres, à ce qu'il semblerait) qui y ont conduit.

Si, par pure hypothèse, il venait à s'avérer, un jour, qu'une similitude certaine puisse être décelée, elle ne saurait être que fortuite.

Dans la même ligne, les éventuelles existence, destitution et exécution d'un Maréchal - Kropotkine ou autre - Chef d'Etat-major des armées soviétiques, en ces mêmes circonstances, ne pourraient relever que du pur hasard.

Je dois quand même avertir le lecteur que certaines paroles, certains actes et faits authentiques, ont été légèrement déplacés ou prêtés à d'autres que leurs auteurs pour respecter une certaine cohérence dans la suite des événements.

Le lecteur en est d'ailleurs avisé par un renvoi lorsque ces « reprises » se produisent.

Alain S. Lerman

« Les mots sont comme des feuilles, et là où ils abondent,

On trouve rarement du bon sens au-dessous »
Alexander POPE - (1688-1744)

AVANT-PROPOS

Fervent admirateur d'Edgar P. JACOBS et de son œuvre, l'envie et le désir me sont un jour venus de transcrire sous forme de roman la plus mémorable des aventures de **Blake & Mortimer**. Il s'agit, bien entendu, du très fameux *Secret de l'Espadon* !

Mais, l'adaptation de l'œuvre dessinée de Edgar P. Jacobs s'est révélée être une entreprise plus ardue qu'il n'y paraissait au premier abord. Surtout lorsqu'il s'agissait de sa première œuvre réaliste où apparaissaient, étroitement imbriqués, personnages et événements imaginaires, mêlés à des lieux et contrées réelles. Et, là encore, fallait-il avancer avec la plus extrême prudence, car notre grand ami, dans sa verve créatrice et l'ardeur de sa jeunesse, a parfois quelque peu bousculé la Géographie.

Quand il n'a tout simplement pas fait évoluer amis ou ennemis dans des endroits de pure invention, comme la vallée du « Yen Wang-yé » au Thibet, ou la fameuse usine ultra-secret de « Scaw-Fell » sur lesquels je reviendrai plus loin.

D'autre part, il me fallait aussi tenir compte de données historiques

impératives pour garder à l'histoire, écrite et dessinée en 1946 (et partiellement redessinée en 1949 pour la mise en album), au lendemain de la dernière Guerre mondiale, avec quelques arrière-pensées, implicites si non formulées, une véracité absolue.

Dans ce but, j'ai recherché dans les trop nombreux évènements, soubresauts et menus conflits de l'Histoire contemporaine les faits qui pourraient apparaître en parfaite adéquation géo-politique avec notre aventure.

J'expliciterai plus avant les choix et décisions auxquels je suis parvenu pour vous livrer le récit que vous aurez, j'espère de tout cœur, le plus grand plaisir à lire.

Autant, et peut-être plus encore, que celui que j'aurai eu à l'écrire.

Comme exemple précis des difficultés que j'ai pu rencontrer, les lecteurs m'excuseront d'avoir rapidement passé sur la guerre-éclair menée par Basam et sa conquête du Monde, ainsi que l'avait lui-même fait Edgar P. Jacobs. Car, même si je me suis tout de même avancé à en éclairer un peu mieux certains des aspects et à en détailler quelques scènes, je n'ai pas voulu alourdir outre-mesure le récit initial qui n'avait pas – tout au moins aux yeux de l'auteur – toute l'importance qu'elle pouvait (ou devait) revêtir en 1965 (date fictive de l'action dans ce roman).

A des yeux avertis, il apparaîtra d'évidence que cette « conquête » planétaire, au vu des forces en présence, et même en considérant une attaque-surprise quasi-totale pour le Monde occidental, ne pouvait déceimment se dérouler aussi vite ni aussi facilement que Jacobs le laisse sous-entendre...

Comme autre exemple des difficultés que j'ai eues à résoudre dans cette adaptation que j'ai voulue la plus fidèle, je prendrai le passage dans lequel le « Golden Rocket » a maille à partir avec la chasse ennemie.

Edgar P. Jacobs situe l'action aux environs de Djarkebir, par 23° de Longitude Est, où, à la suite de leur atterrissage quelque peu mouvementé, nos héros sont capturés par une patrouille de l'Armée iranienne.

Malheureusement pour la réalité de la Géographie et de l'Histoire,

le 23ème Méridien Est passe sur le Golfe de Thessalonique et en bordure du Péloponnèse, en Grèce ; bien loin de l'Iran...

Il m'a donc fallu biaiser avec le récit initial et situer l'action dans un contexte géographique plus réaliste, et plus approprié.

Pour cela, j'ai remplacé la ville de Djarkebir, introuvable en Turquie, mais bien présente dans le sud du Pakistan, par celle de Diyarbakir, aux consonances pratiquement identiques ; et située, quant à elle, approximativement par 38° de Longitude Est et 40° de Latitude Nord, en Turquie centrale.

Cette bourgade a, de plus, le mérite d'être actuellement un grand centre commercial et administratif. Ce qu'elle devait d'ailleurs être probablement déjà vers l'époque qui sera celle que j'ai donnée à cette histoire ; ce qui conduit inévitablement à penser que l'envahisseur « jaune » l'occuperait très certainement !

Elle a d'autre part l'avantage supplémentaire de la proximité d'un lac (lac de Van, ou Van Gölü en turc), et d'être aussi située près de montagnes, comme dans le texte original (planches 12 & 13).

Même mésaventure en ce qui concerne le point de ralliement « B.32 » situé, dans la bande dessinée, par 60° de Longitude Est et 34° de Latitude Nord (planche 31).

Ces coordonnées le plaçant, de ce fait, en plein territoire iranien, dans le Massif du Lachgan-Gâh, à quelque 230 kilomètres de celui du Harât au pied duquel est censée se situer la rencontre entre Nasir, du M.L.C., le « Capitaine » Blake et le Professeur Mortimer.

A ce point, j'ai pris la liberté de replacer les événements sur leur lieu géographique nommément désigné comme étant le Harât, et de positionner le plateau désertique sur lequel Blake & Mortimer volent l'« Aile rouge II » au Colonel Orlík à l'intersection du 62ème Méridien Est et du 34ème Parallèle Nord ; soient deux tout petits degrés plus à l'Est.

Minime entorse au script, cette fois-ci.

J'oublierai très vite que l'auteur nous situait le point de chute du « G.R. » à 75 miles du Harât... en lieu et place des presque 550 miles que nous montrent les cartes de la région.

Ne l'accablons pas !

Ce sont là, je dois avouer, les rares aberrations aux réalités géographiques que Edgar P. Jacobs s'est permises ou a laissé passer.

Aberrations somme toute parfaitement explicables et excusables compte-tenu du fait qu'en 1946, les cartes et atlas n'étaient pas à la portée du premier venu, quand ils ou elles étaient parfaitement renseignés...; ce qui était alors loin d'être le cas car nombre d'inconnues persistaient encore du fait des techniques d'alors.

En ce qui concerne les autres lieux mentionnés dans le récit, théâtres de l'une ou l'autre des nombreuses péripéties, et partant du double principe de loyauté au texte original et de respect de la cartographie que je me suis fixés comme ligne de conduite, j'ai attribué à chacun d'eux une position : soit arbitraire, comme dans le cas de l'usine ultra-secrète de « Scaw-Fell » ; soit en relation étroite avec la logique du récit, et cohérente par rapport à une localisation précise sur la carte des contrées traversées, aussi proche que possible de celles que nous donnait l'auteur.

En essayant, bien entendu, de respecter, chaque fois que je le pouvais, l'orthographe, la phonétique et (ou) l'homonymie des noms recherchés.

Ainsi en va-t-il de « Scaw-Fell » la très mystérieuse.

La seule référence proche de ce nom que j'ai pu trouver sur les cartes de Grande-Bretagne se trouve être le Pic Scafell, plus haut sommet des Cumbrian Mountains culminant à 978 mètres dans le Cumberland, au sud du Mur d'Hadrien ; donc, en Angleterre ! Et site beaucoup trop touristique planté au beau milieu de la région des lacs (District Lakes). Même s'il est évident pour tous que le « tourisme » était forcément loin d'être ce qu'il est devenu ensuite au moment où est censée se dérouler cette histoire.

Arguant du fait que notre ami le professeur Mortimer nous est décrit comme étant lui-même Ecossais pur sang, j'ai délibérément situé « Scaw-Fell » dans les fin fonds du nord de l'Ecosse ; dans les Highlands, donc. Car, s'agissant d'une usine ultra-secrète, elle se devait d'être à l'écart de toute « civilisation », tout en possédant de larges ouvertures sur l'extérieur pour son ravitaillement et ses liaisons.

Elle se retrouvera donc située par mes soins dans la bosse formée par l'avancée du Cape Wrath, par environ 05° de Longitude Est et 59°35' de Latitude Nord.

Pourquoi, me demanderez-vous, le Cape Wrath, plutôt qu'un autre ?

Pour des raisons qui m'ont paru cohérentes avec l'Histoire et l'histoire sur lesquelles je m'appuyais.

A savoir, tout d'abord, que le Cape Wrath se trouve à quelques encablures des Iles Orcades/Orkneys ; et donc, de Scapa Flow, base de la Home Fleet et des opérations navales anglaises et alliées pendant la dernière Guerre.

Première référence historique, donc.

D'autre part, cette avancée de terre, terminée par un phare, est desservie par une unique départementale qui rejoint la nationale A 838 entre Durness et Scourie ; au Nord et à l'Ouest, la mer immense, une fois passées les Iles Hébrides ; au Sud, les landes sauvages des Highlands bornées par le Mont Foinaven, et à l'Est, le Kyle of Durness, fjord profond et aux falaises abruptes qui s'enfonce loin dans les terres.

Mais poursuivons notre relecture du texte de Jacobs, à la recherche des points qui pouvaient passer pour obscurs ou imprécis. Ainsi, à la planche 11, par exemple, nous savons que, suite à sa fuite de « Scaw-Fell », le « Golden Rocket », transportant nos amis et tout un équipage à destination de la Base secrète, essuie des tirs de batteries anti-aériennes au-dessus d'un endroit -relativement- proche de son point de départ, et dont le relief est quelque peu montagneux.

En tirant une ligne droite entre la situation présumée de « Scaw-Fell », au Cape Wrath, et les environs de Diyarbakir, en Turquie, on pourrait être tenté de situer l'attaque de la D.C.A. aux alentours des Cols de Doukla et de Lupkow dans les Monts des Hautes Tatra ; cols faisant frontière entre la Pologne et la Tchécoslovaquie, dans la Chaîne des Carpathes, et positions stratégiques non négligeables sur lesquelles pourraient très bien s'être postées des unités d'une armée d'occupation...

Le cas de Djarkebir ayant déjà été largement débattu plus haut, je sauterai donc directement au Fort de Kéru à l'intérieur duquel nos trois héros survivants sont « gracieusement hébergés » par l'Armée iranienne, après leur malheureux saut en parachute, lors de l'abandon du « Golden Rocket ».

Ce fort a pu être placé à peu près n'importe où par E. P. Jacobs, d'après ce que l'on peut en juger.

J'ai donc cherché, et fini par trouver, une bourgade qui se prêterait admirablement à mon propos, tant en terme de de consonance que de situation géographique, puisqu'il s'agit en l'occurrence de la ville de Qharoud (que la nouvelle Administration iranienne a rebaptisée Shahroud), située sur la piste reliant Tehran (Téhéran) à Mashhad (Méched), par Semnan et Nichapur, le long des contreforts sud du Massif de l'Elbourz (ou Elbrouz).

Cette cité, que nous pouvons objectivement considérer comme étant, à l'époque, une toute petite bourgade, en nous replaçant un peu plus de quarante ans en arrière, est, de plus, idéalement située, si l'on se réfère aux péripéties survenant dans le corps de l'action (planches 18 à 25) tel que j'en ai finalement élaboré le déroulement pour respecter, encore et toujours, les distances et les lieux.

En bordure du Dasht-e-Kawir (Grand Désert salé) qui se prolonge, vers l'Est, par la dépression du Kawir-e-Namak, entre le Massif du Khorassan, au Nord, et celui du Lachgan-Gâh, au Sud ; avant la frontière irano-afghane, et les premières pentes du Harât où doit avoir lieu le rendez-vous avec l'avion de secours, au point « B.32 » dont nous avons déjà éclairci la situation.

Continuant nos pérégrinations au fil des planches, nous trouvons le Col de Chemma qui, n'ayant qu'une importance toute relative, restera à jamais dans le flou quant à sa position sur les cartes et atlas, mais que nous rebaptiserons « Passe de Qhamshar » ; du nom d'un étroit défilé qui coupe les premières pentes du Harât, sur sa face iranienne.

La ville de Turbât (au sud du Pakistan), au pied du massif du Makrân, en plein pays baloutche, ne pose quant à elle aucun problème avec la réalité géographique, non plus qu'avec celle décrite

dans la bande dessinée. Quant à Gwadar (résidence d'alors du Sultan d'Oman), en bordure de l'Océan Indien (Mer d'Oman), non loin de la précédente, et à Jask, petite cité iranienne sur le Golfe d'Oman, elles ont, elles aussi, une existence incontestable, en rapport étroit avec le chemin parcouru par nos amis.

Et la rivière que franchissent les trois rescapés, après avoir fui Turbât révoltée contre l'envahisseur (planche 56), reprendra son nom de Dascht.

Planche 57, ils atteignent enfin la mer à hauteur du Ra's al Kuh, à quelques miles de Jask, justement.

Ayant enfin achevé ce petit cours de Géographie appliquée qui nous aura permis de faire plus ample connaissance avec certaines des contrées où vont évoluer et combattre nos personnages de papier, il restait à trouver une assise cohérente au récit dans la trame historique existante ; et c'était peut-être là la partie la plus délicate de mon travail d'adaptation.

En effet, pour garder à cette magnifique histoire toute sa véracité et toute sa puissance évocatrice, il était bien d'essayer de la replacer à une époque où les soubresauts de la vie de notre planète seraient les plus appropriés à l'éclosion et au déroulement de ce conflit fictif afin de lui conférer la plus grande crédibilité.

Ce fut à vrai dire un travail long et fastidieux que d'éplucher l'Histoire contemporaine de 1945 à nos jours pour y dénicher la cascade d'événements propres à assurer une assise suffisamment réaliste et propre à introduire idéalement le *Secret de l'Espadon*, tout en gardant toujours à l'esprit que ce premier récit de Politique-Histoire-fiction est ancré dans une uchronie*, et non dans notre Réalité objective.

Il fallait tout d'abord que les progrès scientifiques et moyens militaires soient suffisants, et seulement suffisants, pour coller à la

***[uchronie : Développement de la Civilisation tel qu'il n'a pas été, tel qu'il aurait pu être. Le terme transpose ainsi au domaine temporel (U-chronie = Nul-Temps) la notion d'Espace imaginaire associée au terme d'utopie (U-topie = Nulle-Part)]**

période présumée durant laquelle se déroulent les péripéties de la prise de pouvoir de Basam Damh-dü, de la montée en puissance du « Mystérieux Empire jaune » et de sa guerre de conquête.

Il fallait encore, et surtout, que l'Actualité soit brûlante à souhait de tous ces petits faits qui, mis bouts à bouts, allaient faire de l'Histoire ce qu'elle est. Et donc, permettre d'y insérer avec doigté, et sans trop violenter la Mémoire de nos historiographes ou celle que nous en conservons de ce passé récent, un récit imaginaire, sans que cela puisse véritablement choquer les lecteurs avertis des réalités de ce Monde.

Je suis finalement tombé sur les années troublées allant de la fin des conflits d'après-guerre, en pleine Guerre froide, au milieu de la Décennie 1960-1970.

Années qui se prêtaient comme fait exprès à mon propos, de par l'enchaînement presque mathématique des malheureux épisodes qui les ont jalonnées, et qui semblaient conduire inéluctablement vers ce que d'aucuns pensaient bien devenir la Troisième Guerre mondiale.

Là encore, compte-tenu des connaissances de l'époque en moyens de destructions, les armements utilisés, tant par les Forces attaquantes (Asiates), que par celles du « Réseau Liberty », restent totalement vraisemblables, bien que légèrement « améliorées » par la plume de votre serviteur.

J'ai donc définitivement plongé, avec délice, sur ces années de tourmente planétaire, pour y projeter, avec soin et prudence, la trame du premier épisode des aventures de messieurs Blake & Mortimer dont nous ferons plus ample connaissance lorsqu'il sera temps.

Et j'ai, de mon propre chef, commis quelques rectifications et ajouts par rapport au texte original ; autres que tous ceux ce que j'ai par ailleurs déjà mentionnés concernant, notamment, les positions géographiques de Djarkebir, du Point « B.32 » et de la vallée du « Yen Wang-yé ».

Pour, finalement, donner à ce texte toute la clarté nécessaire, et lui fournir un relief qui lui manquaient malheureusement quelque peu (je suis mortellement confus de le dire, hélas !), du fait de l'absence

quasi généralisée de ces détails justes, descriptions et explications qui font que ce qu'on lit fait véridique, qu'on s'y croirait presque, parce-qu'on s'y retrouve et reconnaît...

Justement, s'agissant de détails vrais, un des nombreux points qui m'ont fait tiqué (mais je suis peut-être trop perfectionniste) est le fameux plateau solitaire du Haràt dont nous avons établi la véritable position.

Nous n'y reviendrons plus, mais essayons de faire ressortir précisément les aspects cachés du problème.

En effet, lorsque la situation sur le « Golden Rocket » devient un peu trop épineuse, le « Capitaine » Blake appelle la Base secrète et demande un avion de secours.

Jusque-là, rien que de très normal.

Mais nous découvrons avec stupeur (moi, en tout cas) à la planche 37, un gigantesque - le mot n'est pas trop fort - bombardier hexa-moteurs Convair « B-36B Peacemaker » de plus de 100 tonnes, 70 mètres d'envergure et 50 mètres de long...

A l'évidence, toutefois, il semble clair, à celui qui connaît tant soit peu la distance minimale nécessaire à l'atterrissage de ce type d'avions, que nul plateau désertique et isolé ne peut répondre aux caractéristiques implicitement réclamées, même non formulées.

Ensuite, bien plus loin, lorsque nous découvrons enfin la Base secrète, force nous est de constater qu'elle n'a aucune emprise sur la terre ferme ; encore moins possède-t-elle la plus petite piste ou surface suffisamment plane et longue propre à recevoir de tels appareils. Et nous parlons là d'un ordre de grandeur tournant autour du kilomètre ; au bas mot.

La question se pose maintenant de savoir comment et où aurait dû atterrir le « G.R. » s'il avait poursuivi son périple sans problème.

Devait-il - on pourrait raisonnablement le penser à la lecture des planches de l'album - être abandonné au-dessus de la mer près de sa destination ?! L'équipage rejoignant les accès protégés du « Rocher » après avoir sauté en parachute ?!

Comment et d'où un tel bombardier aura-t-il pu décoller secrètement ?

Par quel miracle s'est-il posé sans casse au point « B.32 » dont la

longueur était obligatoirement et immanquablement trop courte, et abominablement « mal pavée » en termes d'aviateur ?

Que d'énigmes, que d'incertitudes apparaissent ainsi au fil des vignettes, et auxquelles il m'a bien fallu trouver une « relative » bonne réponse !

Je suis donc parti du fait certain que le « G.R. », après avoir rempli son office aurait normalement dû s'abîmer discrètement dans les profondeurs d'une mer ou d'un désert proches du Makrân ou du Ra's Musandam.

Mais, pour rendre cet épisode de l'histoire plus « conforme » à la réalité des faits, j'ai avantageusement remplacé l'autre appareil par un modèle pouvant transporter, normalement, dix à quinze passagers, aux capacités d'envol réduites (A.D.A.C. ou S.T.O.L. : short take off and landing, en français dans le texte) lui donnant la liberté de se poser à peu près n'importe où. Il se devait aussi d'être relativement silencieux, tout de même assez rapide et, pour finir, d'un encombrement somme toute réduit pour trouver une cachette sûre.

C'est à ce moment que les choses se compliquèrent un peu : lequel choisir ?

Une chose était sûre ; compte-tenu de la distance à couvrir depuis le Détroit d'Ormuz jusqu'au point de ralliement, en plein territoire ennemi, même peu surveillé (ce qui ne pouvait raisonnablement pas être le cas au vu des circonstances présentes !), il me fallait abandonner irrémédiablement l'usage d'un hélicoptère dont la distance franchissable et la vitesse paraissaient très/trop nettement insuffisantes ; tandis que le volume sonore se serait avéré par trop prohibitif.

En fouillant les encyclopédies anglaises *Jane's* sur l'Aviation et la Marine, véritables bibles de tout ce qui vole et flotte, j'ai déniché l'oiseau rare en la « personne », si j'ose m'exprimer ainsi, du Curtiss-Wright « C-46 Commando » pourtant trop méconnu, alors qu'il possédait d'incontestables qualités. Avec un plafond pratique de près de 12.000 mètres, une vitesse de croisière de près de 600 kilomètres à l'heure, des capacités d'emport importantes, armé de mitrailleuses, et capable de se poser et de décoller d'à peu près n'importe quelle

piste, même sommaire, grâce à un train spécifique et à de gros pneus spécialement étudiés, il répondait parfaitement au cahier des charges que je m'étais fixé.

De plus, point important, il était en service au sein de nombreuses forces aériennes européennes. Et, ailes repliées à la manière des avions embarqués (une transgression dont j'assume pleinement la paternité, bien qu'elle soit non conforme avec les spécificités techniques de l'appareil), il pouvait parfaitement trouver refuge dans une des nombreuses anfractuosités, certaines très larges et très profondes, découpées dans les falaises déchiquetées du Makràn, aux abords du Ra's al-Kuh, du fait de ses dimensions déjà réduites ; après s'être posé sans encombre sur la plage que nous découvrons planches 62, puis 41 du tome 2.

Abordons, à présent, le cas du gigantesque arsenal de Lhassa que le Colonel Olrik visite et quitte au début du livre (planche 1/1950).

Il s'est retrouvé matérialisé, grâce à la plume magique du narrateur, aux environs de la cité de Xigazê. Cette cité, seconde ville du Thibet dominée, à flanc de montagne, par la redoutable forteresse de Samdup-tse Dzong qui contrôle toute la vallée, est aussi un centre militaire et administratif.

Xigazê se trouve à 90 kilomètres de Gyangzê, 170 kilomètres de l'aérodrome de Gonggar, et 340 kilomètres de la capitale par la route du sud. La route du nord, par Dagzhuka et Yangbajain, est un peu plus courte, mais avec deux cols à plus de 5.000 mètres, quand même (Lhassa ne culmine qu'à moins de 3.700 mètres), et les véhicules s'essoufflent un peu à en gravir les pentes pendant les mois hivernaux (octobre à mai).

Dans le même ordre d'idées, ainsi qu'on peut le lire planches 2 & 5, il est inconcevable de penser que toute la Flotte d'invasion puisse être basée sur l'aéroport de Lhassa ; j'en suis profondément navré pour E.P. Jacobs.

D'abord, parlant en termes stratégiques, on ne met pas tous ses œufs dans le même panier !

De plus, quand on connaît la cartographie du Thibet, ceci s'avère encore moins vraisemblable. En effet, plus de 85% de sa surface

sont occupés par des montagnes. Les rares vallées et étendues plates, hormis celle du Yarlong Zangbo Jiang et les hauts plateaux à l'ouest de Tingri, à plus de 4.000 mètres, et au bout du monde, n'occupent pas une superficie suffisante pour accueillir un aéroport de la taille requise à y stationner les plusieurs milliers d'appareils composant les escadres de chasseurs, de bombardiers, de transports de troupes, d'hélicoptères, avions de liaisons, planeurs, etc...

Pour cela, et m'appuyant sur l'immensité de la Chine dont Basam Damh-dü a usurpé le pouvoir, j'ai pris la liberté, là aussi, d'y répartir les forces aériennes, ainsi qu'aéro-navales, navales (dont l'auteur passe pudiquement sous silence les ports d'attache...) et terrestres.

Ne sera donc basé à Gonggar que le 1er Groupe de la 102ème Escadre stratégique à destination des Iles britanniques. Ce 1er Groupe sera plus précisément chargé de Scaw-Fell. La 102ème Escadre, quant à elle, décollera, ainsi que les innombrables escadres chargées de « nettoyer » les différents Secteurs tactiques d'Europe, depuis l'immense base provisoire installée sur les hauts plateaux à l'ouest de Tingri.

Ce qui nous donne déjà un nombre assez imposant d'appareils en tous genres, entre les transports de troupes et leurs escorteurs, les appareils d'appui au sol et leurs ravitailleurs ; sans compter les avions-cargos chargés de la logistique.

Le « Mystérieux Empire jaune » s'est, quant à lui, trouvé rebaptisé « Grand Empire Zang » de par mes bons soins.

Car, chers amis lecteurs, le conflit qui va nous occuper l'esprit tout au long de notre grand roman d'aventure-politique-fiction, démarre et tourne autour du Thibet et de Lhassa. Or, en Chinois, Thibet se dit « Xi-Zang », ou, littéralement traduit, « entrepôt de l'Occident ».

D'où, bien évidemment, le subtil raccourci que j'ai pris pour garder, encore et toujours, la plus proche relation possible entre les termes employés par l'auteur et ceux que je voulais prêter au nouveau texte ; puisque, phonétiquement, et en le prononçant ou en parlant vite, « jaune » et « zang » peuvent fort bien être con-fondus...

Avec la même « objectivité », le « Capitaine » Blake se voit promu au rang de colonel, ou l'équivalent de captain dans la Royal Navy et de group captain dans la R.A.F.

Pour prendre cette décision, qui ne change d'ailleurs strictement rien à l'intrigue, mais la rend plus vraisemblable, je me suis appuyé sur le fait qu'il a participé à la Seconde Guerre mondiale, pendant laquelle il a fait montre de ses qualités professionnelles au sein de l'Intelligence Service, et y aura gagné les médailles des D.S.C. et D.S.M. qu'il porte sur son uniforme.

Que, tel qu'il nous est présenté, son âge paraît plus proche des 40/45 ans, âge auquel, en fonction de ses états de service passés, il est plus que probable qu'il puisse avoir atteint ce grade ; et que, surtout, au niveau de responsabilités qui sont les siennes, même si elles ne sont pas clairement explicitées au début de l'histoire, il était plus réaliste de lui octroyer ces trois galons supplémentaires.

Et puis, tout bien considéré, entre les trois cabochons en losange bien visibles sur les épaulettes d'un capitaine de l'Army et les deux cabochons assortis d'une couronne d'un colonel, il n'y a pas une si grande différence visuelle que cela.

J'essaierai, par la même occasion, de ne pas faire tomber toutes les catastrophes sur son unique tête ainsi qu'il lui arrive tout au long de cette aventure : ainsi, planche 17, le voit-on qui perd connaissance, provoquant la mise en piqué mortel de leur appareil ; plus tard, planche 54, s'enfuyant à cheval de Turbât, il tombe victime d'une insolation ; alors que les fugitifs parviennent enfin au bord de la Mer d'Oman, non loin de Jask, il fait une chute dramatique, restant suspendu par la cheville, dans le vide, aux racines d'un arbuste (planches 57 & 58), perdant, par la même occasion, documents et plans ayant trait à l'« Espadon » ; planche 61 du tome 2, ayant réussi à rattraper Olrik, en fuite de la Base secrète, aux prises avec un octopode géant, il se prend un pied dans un bivalve, son « aquatic-gun » bizarrement déchargé ; et enfin, ayant pris les commandes du premier « Espadon » disponible, le servo-(moteur) des commandes de profondeur se bloque, l'obligeant à s'éjecter au milieu des troupes ennemies.

Cette avalanche de coups durs et autres mésaventures m'a paru quelque peu excessive, et j'en ai donc équitablement réparti les événements en en modifiant, pendant que j'y étais, certains des tenants et aboutissants, afin de leur garder tout leur suspense.

Bien qu'ayant infiniment de respect pour l'œuvre de E. P. Jacobs, c'est par la force des choses que je me suis vu contraint à opérer ces menus coups de scalpels et retouches bien nécessaires pour rendre à son texte original tout le mérite qui lui revenait ; en le réactualisant, en le rendant plus vivant et plus réaliste encore, si besoin était.

Et j'espère que ses très nombreux fans, au nombre desquels je suis, me pardonneront ces interprétations et réajustements mineurs auxquels je me suis livré sur le premier grand scénario (laissons de côté ce « péché de jeunesse » appelé le **Rayon « U »**) d'un jeune auteur et futur grand talent, écrit en 1946.

Tous remaniements qui, il faut le reconnaître, ne peuvent que lui apporter plus d'intérêt. Je le crois du moins.

J'ai aussi, pour donner aux trois personnages principaux une plus grande réalité, plus d'épaisseur, et vous les rendre plus proches et plus vivants, été amené à leur créer de toute pièce une pré-existence réaliste que j'introduis dans le corps de mon récit par touches successives sous forme de flash-backs.

Cette « première naissance » de vos héros de papier préférés, au travers de laquelle je fais des clins d'œil et rends hommage à quelques autres non moins célèbres de vos héros (les Bédéphiles avertis reconnaîtront leurs saints...), rencontrera-t-elle votre assentiment ?

Wait and see ! comme disent nos cousins britanniques. J'attends de pied ferme toutes vos critiques...

Le lecteur trouvera en fin de Volume un Glossaire des lieux, références et personnages cités ou rencontrés au long des pages.

De plus, en avant-première, des cartes retraceront le périple de nos héros en route vers la Base secrète, ainsi que la situation - asiatique - des combats entre envahisseurs « asiates » et résistants du « Réseau Liberty », puisque la presque totalité des actions interviennent sur ce continent ; notamment au Pakistan et sur le Golfe d'Oman, avec le Détroit d'Ormuz et le Ra's Musandam en vedettes.

Une dernière carte vous fera découvrir le cœur de l'Empire Zang qui est le point de départ et l'aboutissement du terrible conflit qui va embraser la planète tout entière.

Avant de vous laisser profiter de cette nouvelle vision d'une aventure hors normes, il me faut mettre quelques points sur les « i » concernant certaines actions qui, pour être totalement improbables, ont cependant été laissées telles quelles lorsque je les ai réintégréés dans mon récit.

J'ai ainsi délibérément pris quelques libertés avec les images de Jacobs, tout autant qu'avec certaines réalités technologiques et/ou matérielles.

Si j'en ai bien « subtilement » arrangé certaines pour les faire pleinement cadrer avec une rigueur que le lecteur s'attendrait à trouver dans le linéaire d'une histoire cohérente, d'autres n'ont fait l'objet d'aucune modification, ni arrangement car elles induisaient une modification complète de la trame du récit original. Je veux notamment parler de la présence de l'« Aile Rouge » d'Olrik sur le Plateau du Hadj, pour difficilement admissible qu'elle puisse paraître aux connaisseurs ; ou, encore, le fait que la Station « S-17 », pourtant hautement stratégique, ne soit aucunement contrôlée par une force asiatic... Livrée au seul « opérateur » afghan ou perse.

Ces points de détail, que j'ai volontairement laissés tels que n'empêchent nullement le déroulement de l'action, tout en maintenant intact le suspense induit par le scénario de Jacobs.

A présent que les acteurs et les décors sont plantés, place à l'action et au drame, dans un récit planté dans une uchronie, ou « univers parallèle ».

Et bonne lecture à la découverte du « nouveau » *Secret de l'Espadon* »...

Fini d'écrire à Penetanguishene – Canada, le 20 novembre 1994
Otterburn Park - Penetanguishene, février-novembre 1994

Alain S. Lerman
« Rien ne le fera ployer,

Histoire du Thibet

Le « Pays des neiges », envahi, humilié, amputé, n'oubliera jamais qu'il fut pendant des siècles un immense empire. Fier de son royal fondateur dont l'existence fut une épopée grandiose à l'égal des Gengis Khan, Kubilaï Khan ou Alexandre le Grand.

La véritable Histoire du Tibet débute par l'avènement de Songtsen Gampo ou Srong-btsan-sgam-po, fils de Gnamri-slon-btsan. Ce trente-troisième roi de la Dynastie des Yarlung établira des relations de bon voisinage avec la Chine et, l'influence chinoise aidant, donnera à son Royaume une organisation centralisée. La centralisation du pouvoir était une des nécessités du Tibet, eu égard aux interminables guerres et pillages auxquels se livraient les féodaux.

Le règne de Songtsen Gampo sera surtout marqué par l'extension de son Royaume en direction du Népal et de l'Inde, extension territoriale qui se prolongera jusqu'aux régions du lac Koukou Nor et de la Chine occidentale.

La Tradition tibétaine dans le Man bka'-'bum dit que, outre ses mariages tibétains, Songtsen Gampo épousa une princesse népalaise, fille d'Amsuvarma, Roi du Népal, ainsi que la Princesse chinoise Wensheng, nièce du grand T'ai tsong, fondateur de la Dynastie Tang.

C'est en l'An 620, qu'à l'âge de treize ans, Songtsen Gampo, chef de clan thibétain vivant dans la vallée de Yarlung, à cent-vingts kilomètres de Lhassa, s'élance à cheval à la con-quête de toute l'Asie centrale.

Vingt ans plus tard, cet homme a réussi à lever l'une des plus redoutables Cavalleries de tous les Temps ; sept siècles avant les Mongols, il étend sa domination sur une grande partie du continent sub-asiatique, s'attaquant même à la Chine.

Il soumet le Népal dont il épousera la Princesse Brikuti, et s'aventure au Bengale.

Il porte ensuite ses attaques vers la Chine, faisant trembler le Céleste Empire, et exigeant déjà du premier et puissant Empereur Tang un énorme tribut pour se retirer ; avant d'en épouser la nièce.

Selon certaines sources, il épousa cette dernière à la suite d'une guerre qui dura sept ans dans les Marches chinoises du Koukou Nor. Les deux reines étrangères, chinoise et népalaise, apportent avec elles leur propre héritage culturel, en concourant à apporter un raffinement policé au Tibet et, tout particulièrement à Lhassa, où elles introduisent une nouvelle Religion, opposée au Bön traditionnel, le Bouddhisme.

Sitôt terminée sa Campagne chinoise, ce magnifique guerrier à l'extraordinaire mobilité pour l'époque, retraversant tout le Thibet, investit le Baltistan (Nord Pakistan).

A la Cour de Songtsen Gampo se rencontraient des savants chinois, des érudits persans, indiens et mongols.

Les fils de Songtsen Gampo étaient des guerriers redoutables qui tinrent pendant plusieurs siècles, entre 750 et 1000, de nombreuses oasis et grottes stratégiques sur toute la Route de la Soie, artère commerciale alors la plus importante d'Asie.

En 755, Trisong Detsen, descendant de Songtsen Gampo, monta sur le trône. Son règne marqua à la fois l'apogée de la puissance militaire tibétaine, les cavaliers des hauts plateaux envahissant en 763 la Capitale chinoise Chang An.

Ses successeurs agrandiront considérablement son Empire jusqu'au Turkestan chinois, au Nord, et, plus à l'Ouest, allant affronter les Arabes. Harun al Raschid, Calife de Baghdad, envisagera même de s'allier aux Chinois pour stopper les Thibétains.

A l'extrême opposé, ils s'attaqueront à la Birmanie, grignotant, dans la foulée, une partie du Sichuan, du Gansu et du Yun-nan, Provinces chinoises.

C'est ainsi qu'au début du VIII^{ème} Siècle, la Chine en est à payer un tribut annuel de cinquante mille rouleaux de soie pour s'épargner ces attaques. Mais, lorsqu'en 763, l'empereur tarde à payer, mal lui en prend. Aussitôt, l'armée des descendants de Gampo attaque et investit même la Capitale chinoise, Chan'An (la Xian moderne). Ils déposent l'Empereur Tang et mettent à sa place le frère de la princesse chinoise, épouse du roi du Thibet.

Il est remarquable de constater que, treize siècles après sa mort, sur tout l'immense territoire de l'ancien Empire de Songtsen Gampo, allant des frontières du Pakistan à celles de la Birmanie, des confins du Bengale à ceux de la Sibérie, on parle toujours le tibétain et pratique encore la Religion (Lamaïsme) imposée par ce conquérant.

« D'un petit royaume, un cavalier a su faire un empire, et l'annexion du Thibet à la Chine ressemble, à s'y méprendre à une revanche tardive de Mao Ze-dong sur Songtsen Gampo qui, au VII^è Siècle, se tailla un immense empire en Asie et humilia même l'Empire chinois (encore faudrait-il que Mao ait connu et relu ses classiques d'Histoire chinoise et y ait trouvé justement le fondement et la justification de son acte).

La rivalité multi-centenaire entre ces deux grandes Puissances ne s'est jamais démentie tout au long de leur Histoire. Le dépeçage du Thibet par Mao à partir de l'invasion surprise de 1959, n'en étant, finalement, que l'aboutissement.

Aussi, bien qu'imaginaires, l'accession de Basam Damh-dü au pouvoir suprême du nouvel Empire dont il fait le Grand Thibet (dans

ses frontières historiques d'avant l'invasion anglaise de 1904) le centre politique, ainsi que sa guerre de conquête planétaire, peuvent très bien être considérés comme les témoins de la restauration de l'œuvre de Gampo et de la résurrection de la fierté nationale.

Fierté que l'on retrouve d'ailleurs encore - et toujours - chez les sanguinaires et farouches guerriers Khampas.

NB : Pour les lecteurs que cela surprendrait et qui ne sont guère habitués à voir « Thibet » orthographié avec un « h », nous rappellerons que cette histoire se passe à une époque où le « h » de Thibet n'avait pas encore disparu...

« Quand la Chine s'éveillera...
...le Monde tremblera »
NAPOLEON Ier, 1816...
LENINE, 2 mars 1923

PROLOGUE

New-York, Palais des Nations Unies, matin du 12 mars 1959...

Ce matin du 12 mars 1959, le représentant de la Chine auprès des Nations-Unies demande à rencontrer *Monsieur U Thant, Secrétaire général de l'Organisation*. Au cours de cette brève entrevue, le diplomate chinois remet au Secrétaire un message de la plus haute importance de la part du président de la République Populaire de Chine. Le texte de ce message en est clair et simple, et sa teneur doit en être transmise aussi rapidement que possible aux délégués des Etats Membres.

Avant même que l'Assemblée se soit réunie en session extraordinaire, son contenu en est révélé, à peine quelques heures plus tard, à Londres, « grâce » à l'indiscrétion, savamment orchestrée, d'un des secrétariats du Foreign Office qui le tenait lui-même...

« Les chefs de tous les Gouvernements siégeant aux Nations Unies, dont nous ne sommes toujours pas membres par la faute de l'Union soviétique, sont conviés par les Autorités chinoises à la

Commémoration du 25ème anniversaire de la « Longue Marche ». Pour cette occasion, des festivités grandioses seront célébrées pendant les 16, 17, 18 et 19 du mois d'octobre suivant et seront clôturées par un grand défilé militaire au cours duquel les vaillantes troupes de la République Populaire de Chine montreront au reste du Monde leur force et leur discipline »».

Cette invitation, assez surprenante de la part d'un pays vivant replié sur lui-même depuis la dernière guerre, n'en est pas moins fort bien accueillie par les diverses Chancelleries qui y voient, peut-être, un signe de détente ou de dégel dans les relations de la Chine avec les autres Nations, occidentales surtout.

Le 19 mars, cependant, les Thibétains, soutenus par le Dalai-Lama, se révoltent contre l'occupation par les troupes chinoises. Mais cette insurrection trouve son terme le 27 de ce mois, suite à une intervention armée de grande envergure, quoique réprimée d'une manière relativement peu sanglante. Le Thibet se retrouve cette fois définitivement cette fois, annexé à son grand voisin en tant que 23ème Province ; province dont le dépeçage sauvage et systématique va alors commencer. Le XIVè Dalai-Lama, ainsi que plus de 100.000 Thibétains, se réfugient aux Indes. Le Panchen Lama accepte cependant de collaborer avec la Chine comme Président en exercice de la Région autonome du Thibet.

En cette affaire, le Kremlin n'apportera pas à Beijing tout le soutien escompté par devant les Instances internationales ; c'est la première fissure dans les relations privilégiées entre les deux géants du Socialisme.

D'autre part, comme la Chine ne veut pas reconnaître la « Ligne Mac-Mahon » de partage des frontières établie par les Anglais en 1914, ses troupes occupent dans le même élan d'autres territoires attribués par les Britanniques à l'Union indienne. Rapidement, c'est la confrontation armée et les deux antagonistes campent sur leurs positions acquises au long de la ligne de « cessez-le-feu ».

A Moscou, le 20 juin, Khrouchtchev répudie l'accord d'octobre 1957 sur le développement de la bombe atomique, et la Chine lance son propre programme nucléaire.

Les relations continuent de se détériorer entre Moskva et Beijing, jusqu'à aboutir, dès le 30 septembre, à moins de trois semaines des Fêtes de la « Longue Marche », aux premiers incidents frontaliers sino-russes dans la Province du Xinjiang. La Russie fait donc savoir qu'elle n'enverra aucun représentant en terre chinoise.

Quelques semaines plus tard, en Indonésie, une dictature, appuyée par l'Armée, prend les rênes du pouvoir, en utilisant, à son avantage, la haine des militaires à l'encontre du Parti communiste indonésien largement orienté vers la Chine.

Hong-Kong, matin du 07 octobre...

L'envoyé spécial de Associated Press pour la Chine fait parvenir à New-York, par téléscripteur, la dépêche suivante : « « Nous apprenons de source sûre que le Maréchal Damh-dü, généralissime des Armées chinoises, a été chargé par le « Grand Timonier » (Mao) et le Président Liu Xiao-shi d'assurer le bon déroulement du défilé militaire devant clôturer les cérémonies liées à la commémoration des Vingt-cinq ans de la « Longue Marche ». Nous pouvons d'ailleurs déjà assister, depuis quelques jours, à l'arrivée à Tianjin, aux portes de Beijing, d'une armée de plus de 250.000 hommes et de plusieurs centaines de véhicules : chars, canons auto-porteurs, batteries lance-missiles mobiles, etc... Tandis qu'un peu partout, de nombreuses bases aériennes, navales et aéro-navales, ainsi que cantonnements, sont soudain agités de préparatifs et de mouvements certainement en rapport avec le formidable événement qui se rapproche. Au vu de tout ce déploiement militaire, il ne fait aucun doute que cette parade militaire sera sans commune mesure avec ce à quoi nous avons déjà assisté »».

La nouvelle est aussitôt reprise par les chaînes américaines de télévision A.B.C., C.B.S., N.B.C., et retransmise sur la B.B.C. et les réseaux T.V. européens ; ainsi que vers les divers Etats-majors et Services de Renseignements, communistes et occidentaux. Lesquels, à leur tour, établissent un compte-rendu pour leurs Affaires étrangères.

Londres, immeuble de la B.B.C., soir du 11 octobre.

La B.B.C. a invité, dans son émission spéciale « Regards sur le Monde », un professeur d'Histoire contemporaine, spécialiste de la Chine, afin d'y brosser un portrait un peu plus consistant sur le personnage de ce généralissime, pratiquement inconnu de tous les Occidentaux, hormis quelques personnalités. Et pour montrer la valeur symbolique de ce que représente, pour le gouvernement en place et le peuple chinois dans son ensemble, la très fameuse « Longue Marche ».

-- Professeur Willard, bonsoir !..

-- Bonsoir, monsieur Prentice.

-- Merci d'être venu ici, ce soir, avec nous, Professeur, pour nous aider à découvrir, ou à redécouvrir, pour certains d'entre nous, ce drame épique qui s'est déroulé dans les années Trente. Ce qui nous aidera ainsi à comprendre le faste avec lequel en sera commémoré le prochain 25ème Anniversaire...

-- Parfaitement. Il faut déjà avoir bien présent à l'esprit qu'il s'est agi là de la plus fabuleuse épopée de notre Histoire ; qui restera d'ailleurs gravée en lettres de feu et de sang dans les annales de l'Humanité par la somme de souffrances physiques et de volonté morale à peu près inimaginables qu'elle a représenté. Mais, pour en appréhender pleinement toute la grandeur et tout le tragique, il nous faut remonter en arrière de près de trente ans, afin de replacer cette aventure hors du commun dans son contexte évènementiel.

Commençons donc par lever un coin du voile qui recouvre toute une fraction de l'Histoire contemporaine, commence le spécialiste d'un ton docte ; depuis la chute de l'Empire mandchou, en 1911, jusqu'à l'immédiate avant-guerre de 39-45.

Quelques années tragiques vont passer pour la toute nouvelle jeune République, dont le premier et éphémère président est le Docteur Sun Yat-sen, fondateur du Guo Min-tang. Seigneurs de la guerre et factions rivales s'entre-déchirent, tandis qu'apparaît, à Shanghai, le Parti communiste chinois, dont l'un des fondateurs est un jeune homme de 28 ans : Mao Ze-dong.

Nous sommes donc en juin 1928. Le Généralissime Chiang Kai-chek est en lutte contre les Communistes qui, depuis la mort de Sun

Yat-sen, en 1925, rejetés dans la clandestinité, ont constitué dans le Kiang-si une République avec Mao Ze-dong, Zhou En-laï (les deux commandants politiques), Zhu De et Lin Biao (commandants militaires). Prenant enfin l'avantage, il s'empare alors de Han-k'ouou, Shanghai, Nanjing, puis Beijing.

Il arrive à repousser les Communistes qui, battus, pratiquement encerclés, décident de se retirer vers Yen-an, dans le Shaanxi. Cette « fuite en avant » de 12.000 kms, que l'on appellera plus tard la « Longue Marche », débute au soir du 16 octobre 1934 ; marche qui va conduire 85.000 soldats, 15.000 civils - dont 5.000 porteurs -, femmes et enfants, avec armes et bagages, sur un itinéraire qui épouse les pistes les plus dures et les plus inaccessibles, et comporte la traversée de onze provinces. Ils partiront à l'assaut de dix-huit chaînes montagneuses, dont plusieurs sont recouvertes de neiges éternelles, et à travers vingt-quatre fleuves et rivières, dont certaines ont trois-cents mètres de largeur, tandis que d'autres coulent au fond de gorges inabordables ; ils traverseront encore l'univers de vase et de glace de la Grande Steppe marécageuse. Et cela coûtera la vie à plusieurs dizaines de milliers d'hommes.

Le 07 janvier 1935, l'armée rouge occupe Tsunyi sans tirer un seul coup de feu et restera douze jours dans la ville ; le temps de la Conférence à l'issue de laquelle Mao prit le contrôle du Conseil militaire, devenant ainsi le nouveau chef du Parti communiste chinois...

En juin 1935, l'Armée rouge du 1er Front de Mao atteint la Province du Gansu et fait sa jonction avec les troupes du 4ème Front de Chang Kuo-t'ao au pied du mont Chiachin, près de Meou-kong.

Le 26 juin, à Lianghok, le Bureau politique décide de pousser jusqu'à la base révolutionnaire du Xhaanxi pour y créer un front uni anti-japonais....

Entamée le 16 octobre 1934, elle s'achèvera le 20 octobre 1935. C'est là la plus fantastique aventure militaire de tous les Temps ! Pensez-donc, trois-cents-soixante-neuf jours de marche ; un jour de repos par 170 kilomètres parcourus : soit le chiffre stupéfiant de quarante kilomètres par jour ! Et ce ne serait encore là qu'une prodigieuse performance physique, si leur pérégrination n'était, de surcroît, une longue et incessante bataille. Le convoi, qui va parfois

s'étendre sur plus de 50 kilomètres, doit franchir d'abord quatre lignes fortifiées, puis livrer en moyenne un engagement par jour et 15 batailles majeures, et déjouer les assauts répétés des centaines de régiments chargés de les anéantir.

Lorsque, enfin, l'avant-garde de la 1ère Armée opère sa jonction avec les troupes rouges du Shaanxi à Fuhs'ien le 19 octobre 1935, ils ne comptent plus que 7.000 hommes. Mais il faudra encore livrer la dernière bataille, près de Pao-Ngan, le 22 octobre, contre quatre régiments de cavalerie. Qu'ils exterminent...

La Légende en marche, qui aura mis toute son obstination à survivre et à vaincre, aspire enfin à un peu de repos... «« Et puis, conquis le dernier col, le sourire des 3 Armées »». [Poème de Mao Zedong]

Mais, à ce noyau de vétérans, meurtris, fourbus, il restera encore quatorze ans de lutte avant la conquête définitive du pouvoir, en octobre 1949 !

-- Et bien, Professeur Willard, il semble que nous connaissons mieux maintenant ce tragique épisode de l'Histoire de la Chine, et le pourquoi de cet anniversaire, historique à plus d'un titre. Mais, expliquez-nous donc, s'il vous plaît, quelle place prend ce Maréchal Damh-dü, pratiquement inconnu des Occidentaux, dans cette grande saga.

-- A l'instar de beaucoup de personnalités politiques ou militaires chinoises, on ne sait pas grand chose sur ce maréchal. Et encore, le peu que l'on en connaisse, nous provient de rumeurs colportées, à dessein ou non, par les Autorités elles-mêmes, dans un premier temps ; et par la rumeur populaire, d'autre part.

Mais nous en connaissons déjà suffisamment pour nous faire une idée assez précise de ce puissant personnage de l'ombre. On pourrait presque dire de lui qu'il est le dauphin occulte de Mao. A l'égal de Zhou En-lai, son inséparable compagnon de route.

Né approximativement vers 1909, vraisemblablement dans le Yun-nan, il rejoint les rangs du Parti communiste chinois à l'occasion, pense-t-on, du *soulèvement de Guangzhou, en 1927*. Se faisant remarquer très vite par les chefs communistes pour ses qualités de combattant intrépide, d'organisateur et de meneur d'hommes ; notamment lors des *sanglantes batailles de novembre 1930 que vont*

livrer les 40.000 soldats de la Base rouge du Jiangxi contre les 100.000 hommes des armées blanches qu'ils vont tailler en pièces.

En 1931, Mao en fait son officier d'Ordonnance. Il ne le quittera plus.

Et le destin de cet officier hors du commun prend un tournant décisif en mars 1935.

Parmi les trente femmes qui font la « Longue Marche » figure Ho Tzu-chen, l'épouse de Mao..., enceinte. Lors d'un bombardement effectué par l'aviation nationaliste, il se porte au secours de Ho Tzu-chen, lui évitant d'être atteinte de plein fouet par une bombe. Elle s'en sortira criblée de dix-sept éclats de bombe qu'on ne pourra pas tous extraire dans l'immédiat ; mais vivante !

Il sauvera même, un peu plus tard - d'après un des rares documents fiables retrouvés de cette époque - la vie de Mao, lors de *l'assaut particulièrement sanglant du Col de La-tse K'eou, à la frontière du Gansu et du Shaanxi, dans les montagnes du Tsin Ling Chan*. S'attirant, pour la seconde fois, sa reconnaissance et une amitié - si tant est que Mao ait jamais pu ressentir une véritable amitié pour quelqu'un - qui ne se démentira jamais.

Devenu seul maître de la Chine, le Guide suprême fera, en 1958, un maréchal de Kwan Damh-dü - le plus jeune de l'Histoire moderne de la Chine -, et le généralissime de ses Armées. Son frère de combat, *Lin Biao, d'un an plus âgé que lui, devient à son tour Maréchal, et Ministre de la Défense, au début de la même année*. On pense aussi qu'une solide fraternité lie ces deux hommes d'armes...

-- Je vous remercie pour ce remarquable exposé, Professeur Willard, qui nous aura au moins permis de refaire connaissance avec ce monde à part qu'est la Chine. Je pense que nos téléspectateurs auront compris toute l'importance de l'évènement et du personnage dont il était question...

Aéroport de Beijing, matin du 15 octobre...

Les plus importants Organes de la Presse écrite et de la Télévision ont dépêché leurs équipes qui viennent renforcer les effectifs des correspondants des grandes Agences de Presse déjà en place. L'aérogare est envahie de reporters et de cameramen qui ont pris

possession des lieux sous l'oeil sévère et vigilant d'une multitude de militaires chinois déployés, armes prêtes, sur toute l'étendue de l'aérodrome. On attend incessamment l'arrivée du premier appareil : celui du Président Eisenhower, accompagné de la Première Dame, du Secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, ainsi que du président mexicain qu'il a aimablement convié à effectuer la traversée avec lui.

A 09h33, heure locale, Air Force One* se pose. Le Président est accueilli à sa descente d'avion par Zhu De, vice-Président de la République, Peng Chen, Maire de Beijing, et Chen-Yi, Ministre des Affaires étrangères. Une escouade de soldats cerne immédiatement le Boeing « 707-320B », empêchant toute approche de la part des représentants des médias qui ont dû se résoudre à utiliser les télé-objectifs depuis les terrasses.

Des centaines de milliers de Chinois se sont massés, dès les premières heures du jour, tout au long des trente kilomètres du trajet depuis la capitale, jusqu'à envahir tous les espaces autorisés.

La foule reste muette, mais agite néanmoins une multitude de petits drapeaux colorés. Une colonne de voiture emporte rapidement les arrivants vers l'aérogare principale où les dirigeants chinois, après une brève cérémonie de bienvenue à laquelle assiste le Généralissime Kwan Damh-dü, abandonnent leurs hôtes.

La délégation américaine se met en route pour la Cité pourpre impériale où l'attendent le Président Liu Xiao-shi et Mao, escortée, toutes sirènes hurlantes, par un imposant déploiement de véhicules blindés légers.

A 10h02, le Douglas « DC 8 », affrété spécialement par Air France en remplacement de la « Caravelle » officielle, dépose au sol le Général de Gaulle et son épouse, particulièrement applaudis par la foule chinoise, ainsi que son Premier ministre. Le même cérémonial que précédemment se reproduit.

***[Air Force One et Two sont deux Boeing 707 spécialement aménagés pour transporter le Président et/ou le Vice-président des Etats-Unis lors de leurs déplacements, et peuvent aussi, en cas de conflit, leur servir de P.C. volant]**

A chaque fois, les journalistes font crépiter leurs flashes et poussent leurs micros en avant dans le grand hall de réception où transitent les personnalités arrivantes.

S'ensuivent petits discours, brèves salutations, thé chinois, photos, puis embarquement dans le nouveau convoi qui s'est formé. L'organisation chinoise est réglée comme du papier à musique et ne laisse place à aucun temps mort ni improvisation.

Un intermède de près de deux heures s'ensuit avant l'annonce du vol transportant la Reine Elizabeth II d'Angleterre, le Prince Philip d'Edinburgh, le Prince Charles, et le Gouverneur-général du Canada qui s'est joint à la famille royale au départ de London-Heathrow. Un Vickers Viscount « VC-10 » de la B.O.A.C. atterrit à 11h51, là aussi chaudement accueilli par un petit peuple enthousiaste.

Il est tout de suite remplacé sur le tarmac par l'avion dans lequel ont décidé de venir conjointement les familles régnantes des trois pays du Benelux. La liesse populaire atteint, là encore, des sommets.

Il faut ensuite attendre 12h27 pour qu'apparaisse, alors que s'est brusquement levé un vent glacial, dans un ciel chargé de grisaille, le Convair « 990 » transportant le Chancelier Konrad Adenauer qui représente la R.F.A., et son homologue autrichien ; immédiatement suivi par un Lockheed « Super Constellation » aux armes de la République espagnole, dont descendent le Général Franco et son épouse.

A partir de ce moment, les atterrissages se suivent à une cadence très rapide, amenant les chefs d'Etats des quatre coins du Monde. La délégation sud-américaine crée la surprise en atterrissant dans un Convair « 880 » : dix présidents et dictateurs se sont, pour une fois, accordés à traverser le Pacifique dans le même appareil au départ de Santiago du Chili. Chacun se presse en haut de l'échelle de coupée dans son uniforme chamarré de décorations rutilantes.

Au soir de ce 15 octobre, il s'avère que, mis à part les Soviétiques, et leurs alliés communistes, qui ont effectivement boudé l'invitation, la quasi majorité des responsables politiques des pays représentés à l'O.N.U. ont tenu à honorer l'invitation qui leur avait été faite. Jusqu'à l'Empereur Hiro-Hito du Japon qui a délégué son fils Aki-

Hito pour le représenter, et qui atterrit avec une Caravelle de la J.A.L.

C'est là une occasion incontournable de mettre un pied en Chine et de, pourquoi pas, renouer des relations moins distantes avec les dirigeants de ce quasi-continent. La nuit tombe très vite sur la fabuleuse réception réunissant le gotha mondial à l'intérieur du Wan Shou Shan, le Palais d'Eté, au Nord-ouest de la ville.

Beijing, Place Tian' An-men, 19 octobre, 07h30 du matin...

Les festivités marquant la commémoration du 25ème anniversaire de la retraite vers le Chen-si durent depuis maintenant trois jours et alternent célébrations grandioses et divertissements populaires dans une Chine où toute activité s'est arrêtée.

Aujourd'hui vont se clorent les cérémonies avec la plus prodigieuse parade civile et militaire qui ait jamais été réalisée.

Depuis la veille au soir, on assiste au mouvement de tous les régiments et brigades motorisées qui doivent participer à cette parade. Des environs immédiats de Tianjin, mais aussi de Paoting et Tangchan, convergent vers la ville les éléments des Forces armées. Un envoyé spécial de l'U.P.I. parle même d'une colonne de plus de cinq cents chars. Sur la Base de Tungchou, aux portes de Beijing, auraient été aperçus, tard dans la soirée, plus d'une centaine de chasseurs et bombardiers, se posant en une noria continue. Rejoints, ce matin, par tout un chapelet d'hélicoptères de combat.

Des barrières ont été placées, en un large et long couloir, face aux murailles violet-pourpre, hautes de dix mètres, de la Cité interdite, pour contenir les millions de chinois qui commencent déjà à se presser le long du parcours que suivront les troupes ; parcours qui empruntera la Jianguomenwai Dajie*[Champs-Élysées pékinoises] sur toute sa longueur, jusqu'à l'immense place de quarante hectares qui a été coupée en deux en son milieu, à hauteur du monument aux Héros du peuple construit en plein centre. Le défilé poursuivra ensuite sa marche par la Fuxing Dajie.

La tribune de Presse prend appui sur les terrasses d'où s'élance la colonne de granite qui culmine à trente-huit mètres et qui, pour l'heure, disparaît presque derrière les échafaudages. Les équipes de

tournage, journalistes et photographes, prennent petit à petit position dans les box qui leur ont été assignés, entourées de trois côtés par une foule de plus en plus nombreuse au fur et à mesure que passent les minutes, et dont elles ne sont séparées que par un triple rang de policiers en tenue blanche. Une joyeuse animation règne parmi les gens de presse.

En arrière, de l'autre côté de l'esplanade, au long d'un rideau d'arbres, s'aperçoivent les deux bâtiments de quatre cents mètres de long que sont le Palais de l'Assemblée du Peuple, où siège le Gouvernement, et le Musée d'Histoire.

Deux tribunes additionnelles, ont été érigées au sommet des murailles, de chaque côté de la grande galerie qui surmonte la vieille porte de la « Paix céleste » donnant sur l'immense forum. Elles accueilleront les délégations étrangères et les dirigeants chinois. Pour l'heure, elles restent vides, étroitement surveillées par la Garde mongole en tenue d'apparat et une compagnie de fusiliers, fusil-mitrailleur « A.K.47 » en sautoir sur la poitrine, formant un cordon infranchissable.

De même, tout au long des hauts murs, et où que se porte le regard, on note un déploiement extraordinaire de véhicules et hommes des troupes d'assaut chinoises. La sécurité a été prise très au sérieux par Beijing.

Tian' An-men, 08h46...

Le cortège des grosses conduites intérieures qui amènent les « princes » de ce Monde depuis les palais qui leur ont servis de résidence depuis ces quatre jours apparaît au sortir de l'enceinte de la Cité pourpre ; chaque véhicule vient s'arrêter au pied des gradins officiels où l'omniprésente et farouche Garde mongole, sabres au clair, y rend les honneurs, en une double haie, devant les grands escaliers qui desservent la galerie.

Des officiers de haut rang, en grand uniforme, accueillent, à tour de rôle, un monarque ou un président, pour les conduire aux riches fauteuils qui les attendent ; et dont l'ordonnancement a été très soigneusement distribué, eu égard au protocole. On note ainsi que le

couple présidentiel américain et les époux royaux britanniques sont assis de part et d'autre des deux sièges centraux, au premier rang.

Enfin, à 09h11, cinq limousines, fanions écarlates aux cinq étoiles au vent, déposent les dignitaires chinois devant le tapis rouge. Le Président Liu Xiao-chi et Mao Ze-dong, chef du Parti, rejoignent leurs places tout en saluant leurs honorables hôtes ; suivis du Premier ministre Zhou En-laï, du Maréchal Lin Biao, ministre de la Défense, de Deng Xiao-ping, de Chen-Yi, de Peng Chen, et du Maréchal Kwan Damh-dü, dont les fauteuils ont été placés immédiatement derrière. On peut noter que les membres du Gouvernement, les Notables du Parti, dont Hua Guo-feng et Zhu De, et autres généraux et amiraux ont été disposés de façon à ce qu'aucun chef d'état ne puisse se sentir isolé.

Depuis leur arrivée, la marée humaine qui recouvre chaque mètre carré libre de la place hurle et gesticule en une formidable ovation, saluée par les deux dirigeants, debout.

C'est à 09h25, par le lancer d'un millier de colombes blanches dans le ciel de Beijing, que débute la parade qui va se poursuivre deux heures durant. Il fait frais en ce 19 octobre, mais le temps est relativement clément.

Soudain, à 11h34 précises, alors que finissent de passer les derniers transporteurs lourds de batteries du type des « orgues de Staline », surgissent plusieurs dizaines d'auto-mitrailleuses blindées légères qui effectuent une série d'évolutions assez particulières, provoquant, à n'en point douter, une surprise non feinte et une interrogation muette du président vers le chef d'Etat-major de ses armées. Comme répondant à un signal convenu d'avance, les auto-mitrailleuses convergent vers les tribunes et les menacent ; sans ouvrir le feu, cependant. Au même moment, sur toute l'immensité de la place, les troupes d'assaut affectées à la sécurité du périmètre, arment leurs fusils-mitrailleurs, mettent en joue policiers et spectateurs, et bouclent toute tentative d'échappatoire ou de résistance. La Garde mongole, totalement décontenancée, est rapidement et - brutalement - désarmée par les commandos-parachutistes qui se sont rués en avant.

Dès les premières secondes, Kwan Damh-dü, comme pour mieux répondre à la question non formulée par Liu Xiao-shi, s'est levé précipitamment, franchissant le mètre qui le sépare de celui-ci, et lui pose le canon de son pistolet d'ordonnance sur la nuque, tandis qu'un autre officier supérieur applique le même traitement à Mao dont les traits se convulsent de rage. Dans la tribune officielle, d'autres officiers de haut rang - six ou sept, dont un autre maréchal - ont également sorti leur arme et viennent le rejoindre. C'est à peine si l'on a entendu deux ou trois coups de feu, dont l'un abat, à bout portant, Peng Chen, qui faisait mine de vouloir résister.

La manoeuvre n'a duré que deux ou trois minutes tellement le coup d'état militaire avait été bien préparé. Le peuple n'a pas bougé, aussi surpris que passif. Mais, dans la tribune officielle, les réactions sont diverses, quoique prudentes. En face, les journalistes, en vétérans de l'information, n'ont eu que quelques secondes d'hésitation et, voyant que rien ne les empêchait de faire leur travail, se sont mis à filmer et à photographier à tout-va au télé-objectif.

On emmène, étroitement encadrés, la majorité des dignitaires chinois présents.

Kwan Damh-dü réclame le silence dans le micro et se met à parler d'une voix martiale qui submerge la foule dans l'expectative... :

-- «« Moi, Maréchal Kwan Damh-dü, Généralissime de nos vaillantes Armées, aidé de mes compagnons d'armes, déclare, en ce jour glorieux, prendre officiellement le pouvoir des mains de vieillards irresponsables et assassins qui conduisaient notre grand pays à la ruine depuis bientôt deux ans. Notre geste pourrait être interprété comme une rébellion militaire. Bien au contraire, c'est un mouvement issu des racines de notre peuple qui aspire à plus de libertés. Et de nombreux préfets et cadres du Parti ont eux aussi vu la vérité et décidé de nous aider à mettre en place le Gouvernement du Renouveau et de la Nouvelle Chine.

L'heure est venue du Ta-tch'ouan-lien* à travers tout notre pays. Le Jour de la Restauration est venu. Nous allons mettre un point final aux folies et à la famine que le « *Grand Bond en avant du Collectivisme* » décrété par le traître Mao Ze-dong a fait germer, et qui nous ont coûté plus de vingt millions de morts. Nous allons refaire de notre Chine un pays grand et fort, et envié et respecté.

Il s'agit maintenant de mettre en œuvre le San min tchou yi**.

A dater de ce jour, le Parti ne sera plus le seul directeur de nos consciences. Suivez les enseignements et les préceptes du très bienheureux Bouddha et du sage Confucius. Relevons la tête et mettons-nous au travail ! Nous sommes 600 millions d'hommes et de femmes et nous devons faire aussi bien que les autres Nations d'Europe et d'Amérique »».

Le Monde ne sait évidemment rien de ce qui vient de se passer.

Tandis que les puissants de la planète et les médias assistent à ce putsch en spectateurs impuissants, dans la foule attentive, l'envoyé spécial de l'A.F.P. tente, dès qu'il a compris l'énormité de la situation, de se frayer un chemin vers l'hôtel où ont été logés tous les correspondants étrangers. Lui, qui avait préféré assister sur le terrain à toute la cérémonie, se retrouve être le seul à pouvoir communiquer la nouvelle à l'extérieur. Peut-être.

Dans Beijing, tout est calme, mis à part, placés régulièrement, aux carrefours, monuments et immeubles importants, une escouade de militaires en armes, un char ou d'autres véhicules blindés portant canons ou mitrailleuses en batterie. Rien n'a encore filtré au-dehors.

Surpris de la facilité avec laquelle il progresse, Pierre d'Esprehaut se trouve presque arrivé lorsque la fin du discours est ponctuée d'un tonnerre d'applaudissements, de cris de joie, d'injures à l'intention des « bourreaux du peuple ».

La foule est versatile...

A la réception, il demande immédiatement une communication avec Hong-Kong. Contre toute attente, la standardiste de l'hôtel lui passe son chef d'antenne.

***[Grand échange d'expériences ; paroles prononcées par le Premier ministre Zhou En-laï en automne 1966 au stade de Guangzhou où il invite tous les Gardes rouges à aller à Beijing]**

****[Les 3 principes du peuple : nationalisme, démocratie, socialisme, édictés par Sun Yat-sen lorsqu'il est élu président de la toute nouvelle République chinoise, le 1er janvier 1912, à Nanjing]**

De peur d'être coupé à tout instant, il lui dicte à toute allure le texte de ce qui va devenir le plus grand scoop depuis la dernière guerre. Scoop qui lui vaudra certainement le Prix Pulitzer et une énorme notoriété. Plus, la jalousie de tous ses confrères sur place, prisonniers involontaires de Tian' An-men...

La dépêche de l'A.F.P., relayée par Hong-Kong, tombe sur les téléscripteurs du monde occidental moins d'une heure après le début du drame qui vient de se jouer à Beijing. Dans les Chancelleries, c'est l'affolement parmi les permanences de nuit. Il est en effet autour de quatre heures du matin en Europe occidentale et onze heures du soir à Washington.

A Paris, rue du 4 septembre, siège de l'Agence France-Presse, les télex et les téléphones sont rapidement saturés de messages et d'appels de toutes provenances s'enquérant de la situation de ceux qui ont été les témoins privilégiés et involontaires du changement brutal survenu en Chine.

La panique et une fébrile attente durent jusqu'à 12h23 (04h23 GMT) très exactement ; heure à laquelle une émission radio-diffusée en anglaise annonce au Monde abasourdi l'étonnante nouvelle et rassure les Etats-majors sur le pied de guerre en indiquant que les chefs d'Etats vont être raccompagnés à leurs avions. La tension retombe instantanément, surtout aux Etats-Unis où le N.O.R.A.D. avait placé les Forces aériennes en DefCon-3* suite à un message du vice-Président.

Le lendemain, vingt octobre, la Chine se réveille dans le calme, solidement garanti par les troupes qui occupent tous les centres stratégiques et points-clés de l'immense territoire. Une nouvelle ère commence pour les centaines de millions de paysans et ouvriers qui ont repris leurs activités comme si rien ne s'était passé. Rien ne laisse penser qu'il ait pu se passer quoi que ce soit, si ce n'est la floraison, à travers tout le pays, d'immenses « ta-tsé-pao ».*

***[Etat d'alerte des forces armées américaines mesuré par cinq stades, du 5 - repos total, paix - au 1 - état de guerre caractérisée -, et que le général commandant le Norad a tout pouvoir de modifier en fonction des informations militaires qui lui parviennent]**

***[ou Dazibao, affiches couvertes de textes, ou journaux muraux]**

Les relations entre le nouveau Gouvernement présidé par Kwan Damh-dü et les autres Nations restent tendues pendant quelques semaines, tandis que la Chine retombe dans son isolement. Mais les images du plus médiatique coup d'état de tous les temps ne cessent de faire la Une, même si aucune autre information ne filtre de derrière le « Rideau de bambou ». A peine a-t-on connaissance, par Hong-Kong, que l'ancienne Nomenklatura a été assignée à résidence à la campagne où elle devra participer à la reconstruction et pratiquer son auto-critique.

Le reste du Monde retombe dans ses errements politiques où s'affrontent désormais les trois Blocs constitués.

La fin de l'Année 1959 voit, à Moskva, le XXIème Congrès du Parti qui critique violemment les Communes populaires chinoises ; le conflit idéologique avec Beijing s'en trouve aggravé.

En avril 1960, Beijing publie les premiers grands textes anti-révisionnistes.

Le 20 juin, le Congrès du P.C. roumain, réuni à Bucarest, réplique par de violentes attaques contre les nouveaux dirigeants chinois. L'U.R.S.S. rappelle tous ses techniciens et spécialistes, et met fin à toute assistance avec la Chine. Dont l'Albanie rejoint le camp, en rompant ses relations diplomatiques avec Moscou.

Lors de la conférence au Sommet de Paris, c'est l'échec. Prétextant de l'incident de l'« U-2 » américain abattu par les Russes alors qu'il espionnait leur territoire, Nikita Khrouchtchev claque la porte. Il réclame aussi, en vain, la révision des Statuts de l'O.N.U., et condamne l'emploi de la Force de Police de l'Organisation pour l'opération de pacification du Congo, en juillet de cette même année.

La situation ne cesse de se détériorer entre les deux « Frères ennemis ». Des incidents sérieux éclatent, en 1961, aux frontières du Xin-jiang et du Kazakhstan. Cinquante mille Uighurs et Kazakhs chinois tentent de passer en U.R.S.S. La Chine ferme les frontières et organise une sévère répression qui conduit à la révolte de cinq mille musulmans dans la vallée d'Ili.

Mais, si la crise sino-soviétique entre dans une phase critique, le problème de Berlin vient à nouveau semer le trouble dans les relations Est-Ouest. Au mois d'août, pour empêcher les Allemands de l'Est d'émigrer en masse vers le Secteur occidental, les troupes de la R.D.A. élèvent en quelques jours un immense mur qui coupera l'ancienne Capitale en deux. La tension entre l'Est et l'Ouest remonte d'un cran.

Kwan Damh-dü, de son côté, doit faire face à des troubles contre-révolutionnaires dont il accuse certains membres de l'ancienne Garde qui l'avaient assuré de leur soutien, et avaient ainsi conservé leurs postes. C'est la grande purge et l'élimination définitive de tous ses adversaires.

La paix mondiale se trouve à nouveau menacée de toutes parts. Une guerre civile pro-chinoise éclate au Yémen où interviennent des troupes égyptiennes armées et conseillées par les Russes. En Irak, le Général Kassem, Premier ministre, discrètement appuyé par le Kremlin, déclare revendiquer le Kuwait, tandis que la minorité kurde se révolte contre le pouvoir central.

En septembre 1962, Beijing accuse Moscou de soutenir l'Inde et lance une offensive sur l'Assam (non-reconnaissance de la Ligne Mac-Mahon) et le Cachemire (Ladakh), aux frontières du Thibet pour, selon le Nouveau Guide chinois, « rendre au Grand Thibet ses anciennes frontières historiques ».

En octobre, le Monde atterré apprend que les Russes ont tenté d'installer des bases de fusées à Cuba. Mais ils sont confrontés à une riposte et à une menace non voilée de la part du Président Kennedy. Pendant 6 longs jours, le spectre d'un conflit nucléaire fait vaciller les gouvernements occidentaux ; prudents, cependant, les Soviétiques cèdent et rapatrient leurs fusées.

La situation se détériore rapidement au Sud Viêt-Nam et dans l'ancienne Cochinchine où le Viêt-minh et le Pathet-Lao progressent de jour en jour, ravitaillés en armes et matériels par la Chine. La Conférence de Genève, après de nombreuses sessions houleuses, vote la neutralisation du Laos et la mise en place d'un gouvernement de coalition.

En Europe, l'O.T.A.N. traverse une crise sans précédent depuis sa création à propos de la réorganisation des forces conventionnelles en vue d'une « dissuasion échelonnée ». Et l'O.N.U. tremble elle aussi suite à son action conjointe avec les Etats-Unis contre le Katanga de Moïse Tschombé en sécession. L'Assemblée générale est convoquée en Session extraordinaire par les membres qui n'approuvent pas cette intervention, dont Russes et Chinois, pour une fois d'accord.

Cette malheureuse Année 1962 se termine pour laisser la place à celle qui marquera un tournant décisif dans l'Histoire du Monde.

Le 15 février 1963, Kwan Damh-dü, en grand uniforme, la poitrine barrée d'une large écharpe d'or, et entouré de tous les notables du régime, prononce un discours mémorable sur une place Tian' An-men où plus de cinq cent mille Chinois se sont rassemblés. Pendant ce temps, dans les bureaux de l'U.P.I. et de l'A.F.P., de Reuters et de l'A.P., à l'écoute de la radio officielle chinoise, à Hong-Kong et à Macau, des interprètes traduisent instantanément les termes de la harangue, pour en retransmettre au fur et à mesure le texte intégral sur leurs téléx.

A peine quelques heures plus tard, comme une traînée de poudre, la nouvelle est parvenue à toutes les Capitales. Les trois grands networks* américains sont les premiers à en faire part au sommaire de leurs journaux nationaux du soir. Très vite imités par tous leurs confrères de la presse écrite et des autres Télévisions :

«« Aujourd'hui sera le point de départ de l'An I de la Nouvelle Ere Grand Asiatique. Les Glorieux Empires des Ming et de Songtsen Gampo se trouvent à nouveau réunis en une même main et retrouveront bientôt leurs anciennes limites. Nous réclamerons les terres qui nous ont été volées par les envahisseurs japonais et occidentaux.

Et, pour que la sagesse et la clarté de Bouddha me guident dans le droit chemin pour conduire mon Peuple vers sa grandiose Destinée

***[Grands réseaux de télévision déjà cités plus haut, couvrant à l'époque tout le territoire des U.S.A. : C.B.S., A.B.C. et N.B.C.]**

prairies. Le palais du Potalah à Lhasa sera ma nouvelle résidence d'où je gouvernerai vos âmes.

Mais la restauration d'un Empire ne veut rien dire sans un Empereur. Aussi, à compter de ce jour, je me proclame, Moi, Basam Damh-dü, Empereur du Grand Empire du Xi-Zang, et déclare ce jour « Jour de Fête nationale ». Ensemble, nous marcherons d'un même pas vers la Puissance et dans le respect des autres Nations.

Nous avons déjà éliminé les suppôts de l'Impérialisme et les fauteurs de troubles à l'intérieur de nos frontières. Ne nous arrêtons pas en si bon chemin. Rejetons à la face de la Terre les Dix fléaux qui ont ruiné l'ancienne Chine. L'Ordre Nouveau est en route ! »»

Ce discours, largement commenté et analysé dans tous les médias, par toutes sortes de personnalités toutes plus compétentes les unes que les autres, provoque une stupeur bien compréhensible au sein des Gouvernements les plus concernés qui s'interrogent sur la suite des actions entreprises par le nouvel empereur. Ainsi apprend-on que Zhou En-laï, Zhu De, Hua Guo-feng, et même Chen-Yi, restés jusque-là dans les coulisses du pouvoir, ont été limogés.

Les Affaires étrangères se promettent de suivre d'un oeil attentif le déroulement des événements futurs dans cette partie du Monde. Les Etats-majors restent circonspects mais guère alarmés. Les affaires internes de la Chine, quel que soit son nouveau nom, n'étant pas la première de leurs préoccupations. Pour l'instant du moins. Affaire à suivre, se dit-on.

Du 06 au 20 juillet, délégués asiates et russes se rencontrent afin de tenter une réconciliation. Peine perdue. Le vingt du mois suivant, la Russie accuse les « Chinois » de plus de cinq mille violations de frontières durant l'Année 1962.

Début septembre, va survenir l'incident de la gare-frontière de Naouchki entre cheminots asiates et douaniers soviétiques. C'est la rupture définitive. L'U.R.S.S. déploie plusieurs régiments le long de la frontière kazakhe.

Le Pakistan signe avec le Grand Empire Zang un traité sur les frontières, mais se retourne contre l'Inde à propos du Rann de Cach.

Après un apaisement provisoire, il se lance dans des opérations de commandos musulmans au Cachemire.

C'est alors à la Malaisie d'entrer dans la danse. La proclamation de la Fédération de Malaisie donne le signal de luttes sanglantes entre les commandos asiates et les « commandos » indonésiens. Il y aura ainsi plusieurs conflits continuels entre Asiates et Malais.

Le Kremlin tente la réconciliation avec Lhasa en préparant une réunion internationale des P.C. Sans succès. Basam Damh-dü rejette l'invitation et dénonce les empiètements territoriaux continuels de l'U.R.S.S. A la suite de quoi, dix P.C. passent dans le camp asiata (dont trois au pouvoir); treize d'entre eux ont une scission anti-asiata, tandis que quatre enregistrent une fraction pro-asiata. Cuba est condamné pour avoir choisi le camp soviétique.

Du fin fond des hauts plateaux tibétains, le maître absolu du Grand Empire Zang proclame la « Nouvelle Politique extérieure » : lutte armée contre les impérialismes sur tous les continents qu'il charge le Maréchal Lin Biao, toujours Ministre de la Guerre, de faire appliquer. Des rumeurs non vérifiées circulent sur une possible réorganisation para-militaire de tout l'Empire. Bien que les nouvelles filtrent très difficilement hors des frontières, il semblerait que l'industrialisation ait fait un pas de géant, le mettant pratiquement sur un pied d'égalité avec les pays d'Europe. Avec une forte proportion de sites industriels axés vers l'armement.

Poussé par la nouvelle politique de son grand voisin, le Nord Viêt-Nam attaque sans merci les territoires au sud du 35ème Parallèle, obligeant les Américains à une intervention massive directe, pour éviter l'effondrement de Saïgon, suite au coup d'Etat militaire qui voit la mort de Ngo Dinh Diêm.

Les Soviétiques profitent de ce que les efforts et l'attention des Etats-Unis soient portés sur le Sud-est asiatique pour aider le Parti Baas et les militaires à prendre le pouvoir en Syrie et en Irak, où ils éliminent le Général Kassem.

Tous ces événements ne font rien pour atténuer les tensions entre les deux Grands ; surtout après le procès et l'exécution du Colonel Oleg Penkovski, accusé d'espionnage au profit des Etats-Unis.

Pendant ce temps, l'Empire Zang compte les points.

D'autant plus que les Américains et l'O.T.A.N. affrontent leur première grave crise diplomatique d'importance au sein des Nations occidentales. La France retire sa Flotte de l'Alliance atlantique, suite aux controverses qui apparaissent sur la constitution d'une Force atomique multilatérale munie de fusées Polaris.

Survient enfin, en novembre, à Dallas, l'assassinat du Président Kennedy qui plonge la Nation tout entière dans le désarroi.

Pourtant, le Monde dort presque tranquille en ce début 1964.

Mais, déjà, nuage annonciateur du terrible orage qui va bientôt assombrir et dévaster la Terre, le champignon incandescent de la première explosion atomique asiatic déploie sa mortelle couronne au-dessus des étendues salées du lac Koukou Nor, dans la Province du Qinghai. Et ce, quelques mois à peine après la signature du Traité de Moscou qui interdisait les expériences nucléaires atmosphériques ; lequel est dénoncé par Lhassa et la France.

L'Empire Zang se voit enfin reconnaître officiellement (ce que n'a jamais pu obtenir l'ancienne Chine communiste) par le premier pays non-communiste, et membre du Conseil de sécurité de l'O.N.U. - la France -, et noue aussitôt des relations diplomatiques privilégiées avec elle. Alors que, dans le même temps, celle-ci menace de se retirer de l'O.T.A.N.

Continuant à pousser ses pions vers l'extérieur, Basam Damh-dü use subtilement des rapports particuliers qu'il entretient avec les Partis communistes qui ont choisi son camp en tissant des liens de plus en plus étroits avec ces pays « frères » en la Révolution. Notamment en Amérique centrale et du Sud où se développent, s'intensifient, et progressent de plus en plus de mouvements de guérillas pro-asiatic. Le même scénario se reproduit à l'intérieur de quelques-unes des Républiques nouvellement indépendantes du Continent africain.

De sourdes et secrètes alliances se nouent, jugées impensables, quelques années auparavant par les meilleurs experts politiques et militaires.

Dans les Etats-majors occidentaux, cette recrudescence d'activité et les rapports de plus en plus alarmants en provenance d'agents sur le terrain commencent à semer le doute dans les esprits des stratèges,

et à faire germer l'idée que, en fin de compte, s'est-on peut-être trompé d'ennemi. Ennemi qui, jusqu'à présent, avait toujours été représenté par le péril communiste en provenance de derrière le « Rideau de fer ».

Il semble maintenant patent que le danger pourrait à présent venir d'un « Péril jaune » autrement plus dévastateur, *symbolisé par un ouvrage, au titre prémonitoire* : « **Quand la Chine s'éveillera** »*.

Les Chancelleries multiplient les ambassades auprès de la Cour de Lhasa pour tenter d'obtenir des apaisements de la part du maître de l'Empire Zang, tout en essayant de se rassurer elles-mêmes.

Le Conseil de sécurité de l'O.N.U. se réunit de session extraordinaire en session extraordinaire sans que rien de concret n'aboutisse.

Le représentant de Lhasa, lors de la séance à laquelle il a été convié, réfute, avec la dernière fermeté, que son pays puisse avoir des visées expansionnistes ou belliqueuses. Et que sa politique d'armement et de conscription ne vise qu'à mieux assurer la défense de ses immenses frontières ; notamment face aux perpétuelles provocations des impérialistes soviétiques ! Et pour parer aux menaces que font planer, sur les populations, les bombardements massifs de l'Aviation américaine en territoire nord-Viêt-namien ; trop près des villages et campagnes de l'Empire ! Et pour se préserver d'une attaque, toujours possible, des traîtres et des lâches de Tai-Peh !

Moscou, 2 Place Dzerjinski, 14 octobre, 06h45...

Le Président du K.G.B. boit un café noir que vient de lui apporter son secrétaire en lui remettant le courrier de la nuit.

Parmi les notes et rapports, tous hautement confidentiels, ses yeux s'arrêtent sur une chemise de couleur bleue émanant du Lieutenant-Général Ryazine, Directeur du 1er Direktorat général (actions de Renseignements sur le terrain) estampillée « Ultra-secret » et « Priorité Un ». Le plus haut degré d'urgence, pour des dossiers généralement classés « Priorité 3 », ou « 2 », plus rarement.

***[Ouvrage publié par l'homme politique français Alain Peyrefitte en 1973, à son retour de Chine]**

Dès les premières lignes, son attention est telle qu'il en oublie son café. Il lit à toute vitesse, sautant bientôt les alinéas, les paragraphes, et en arrive très vite à la conclusion, soulignée de rouge :

« EN CONCLUSION.

TOUTS NOS AGENTS INFILTRES SUR PLACE, TANT AU THIBET QUE DANS LES AUTRES PROVINCES, FONT MENTION D'UN REARMEMENT A OULTRANCE. LES ARSENAUX, AINSI QUE LES SITES INDUSTRIELS MILITAIRES TRAVAILLENT A PLEIN REGIME A LA FOURNITURE DE MATERIELS DE TOUTES CATEGORIES.

D'AUTRE PART, LA MISE EN CHANTIER MASSIVE D'APPAREILS DE COMBAT DE TOUTES CLASSES, ALLANT DU CHASSEUR STRATOSPHERIQUE AUX INTERCEPTEURS D'ATTAQUE, EN PASSANT PAR LES BOMBARDIERS LOURDS DE CROISIERE OU LES TRANSPORTEURS DE TROUPES, PERMET D'ALIMENTER LES ESCADRES AERIENNES A UN RYTHME SOUTENU...

LA FLOTTE, ELLE-AUSSI, FAIT L'OBJET D'UN REAMENAGEMENT COMPLET, ET REÇOIT TOUTS LES MOIS DE NOUVELLES UNITES DE CROISEURS, DE CUIRASSES OU DE PORTE-AVIONS GEANTS. SANS NEGLIGER LES AUTRES CATEGORIES DE BATIMENTS. ON PEUT RAISONNABLEMENT PENSER QUE LE CORPS DES SOUS-MARINS, QUELQUE SOIENT LEUR CLASSE OU LEUR TYPE, BENEFICIE AUSSI, ET DANS LES MEMES PROPORTIONS, DES ATTENTIONS DU HAUT COMMANDEMENT ASIATE.

LES DIFFERENTS CORPS D'ARMEES SONT TOTALEMENT REFONDUS ET REORGANISES. DE NOUVELLES DIVISIONS SOLIDEMENT AGUERRIES SONT AINSI FORMEES, DONT LES TROUPES SONT DOTEES D'UN ARMEMENT D'ASSAUT ET DE CAMPAGNE DE DERNIERE GENERATION.

A L'ARSENAL DE XIGAZE, PRES DE LHASA, OU LES MESURES DE SECURITE SONT MAXIMALES (NOUS N'AVONS PAS ENCORE PU Y PENETRER MALGRE TOUTS NOS EFFORTS), SERAIENT DEVELOPPEES DE NOUVELLES ARMES CHIMIQUES ET NUCLEAIRES.

A VERIFIER.

IL RESSORT DE TOUT CELA QU'IL EST **A PEU PRES CERTAIN** QUE LHASA SE PREPARE A UNE GUERRE D'INVASION DE GRANDE ENVERGURE.

LES SEULES INCONNUES RESTANT LA DATE ET LE LIEU ; MAIS NOS FRONTIERES ENTRE LE SIN-KIANG CHINOIS ET LA R.S.S. DU KAZAKHSTAN, RESTENT VRAISEMBLABLEMENT LES PLUS PLAUSIBLES. NE PAS OMETTRE, CEPENDANT, UNE TRES FORTE PROBABILITE A PARTIR DES FRONTIERES DE LA MANDCHOURIE, LE LONG DU FLEUVE AMOUR.

QUANT A LA DATE, AU VU DES NOMBREUX RAPPORTS ET ELEMENTS EN MA POSSESSION, JE QUALIFIERAIS LA MENACE DE **REELLE ET A TRES COURT TERME** »»».

Enfermant les autres dossiers dans l'énorme coffre qui occupe tout un pan de mur de son bureau, le président sonne sa voiture et se fait conduire immédiatement au Kremlin ; empruntant le passage de la porte Spasskaïa, il va y retrouver un autre membre du Politburo, l'idéologue du Parti ; homme chargé de veiller à la bonne application des directives du Parti et chargé d'en faire respecter l'orthodoxie. C'est peut-être bien lui qui détient le véritable pouvoir au sein du Praesidium du Soviet suprême. C'est certainement l'homme le plus craint et, aussi, le plus haï d'Union soviétique. Même parmi ses collègues que tous essaient de se ménager.

L'homme froid et ascétique fait asseoir le président et prend à son tour connaissance de la teneur du rapport.

Dans l'heure qui suit, tandis que le Secrétariat du Comité central a été convoqué d'urgence en réunion plénière, des copies du dossier du 1er Direktorat sont disposées à la place de chaque membre du Politburo. Chacun s'interroge secrètement sur le pourquoi de cette réunion extraordinaire, cherchant à savoir s'il n'est pas en cause.

A 08h30, Khrouchtchev, en tant que Secrétaire général, ouvre la séance, sans en connaître, encore, la raison.

Au bout d'une heure et demie de délibérations houleuses, *le Bureau vote à main levée et à l'unanimité (moins une voix) la mise en accusation et la destitution immédiate de Nikita Khrouchtchev, pour faiblesse notoire et coupable, dans la conduite des affaires de l'Etat ; et du Maréchal Kropotkine, Chef d'Etat-major des Armées, pour incompétence criminelle.*

Khrouchtchev sera assigné à résidence dans sa datcha jusqu'à sa mort. Le maréchal est exécuté sommairement à l'aube du lendemain.

A la suite des changements radicaux intervenus à la tête de l'Etat et de l'Armée soviétiques, le nouvel homme fort du Régime décide le déploiement immédiat de quarante Divisions russes qui viennent prendre position le long de la frontière sino-soviétique. Ainsi que la construction, dans le plus grand secret, de deux bases de missiles tournés contre la Chine.

*En réponse à cette démonstration officielle de force, Basam Damh-dü expédie cinquante-cinq Divisions établir leurs quartiers en face de celles-ci. Un statu quo explosif s'instaure des deux côtés de la Ligne de Démarcation.**

Il ne faudra pas plus de six mois, et quatre expériences, au centre d'études nucléaires de Lanzhou, à l'est de l'Amdo, pour mettre au point la bombe thermo-nucléaire asiatic qui explose dans le bassin désertique du Lop Nor, dans la Province du Xinjiang.

Lhassa, palais du Potalah, 1er février 1965...

Basam Damh-dü reçoit en audience particulière le Colonel Hazel Ollrik, chef du redoutable 13ème Bureau*, venu lui faire part des dernières informations reçues en provenance de l'usine de Scaw-Fell dont les activités sont suivies de très près par ses services.

-- Merci, Sire, d'avoir bien voulu me recevoir si vite.

-- Et de quoi s'agit-il colonel, que vous ayez mis autant d'empressement à me voir ?

-- Notre agent à Scaw-Fell, qui fait partie, ainsi que vous le savez, des ingénieurs-moteurs, vient de nous faire part d'une nouvelle cruciale pour nos plans d'invasion.

Les études qui avaient été entreprises sur un nouveau type d'avion de combat dont, je cite le Pr. Mortimer lui-même, « *les capacités de vol et les armements seront en avance de vingt ans sur tout ce qui se*

*[Evènements qui surviennent, en réalité, en 1967, suite aux incidents avec des étudiants chinois à Moskva et au Siège de l'Ambassade d'U.R.S.S. à Beijing]

fait actuellement, et assureront aux Forces aériennes de l'Alliance atlantique une suprématie totale et absolue dans les airs comme sur terre ! », entrent dans leur phase finale. La construction du premier prototype vient d'être lancée.

-- Diable, colonel ! Ceci pourrait compromettre nos chances de victoire rapide. Et je veux que rien, vous m'entendez, rien ne nous arrête ! Je veux que cette usine et ce qu'elle renferme soit détruite ! Qu'il n'en reste pas pierre sur pierre ! tonne le dictateur. Je ne veux pas qu'il reste la moindre trace de ce..., comment l'appelez-vous ?

-- L' « Espadon », Votre Majesté. Mais, permettez-moi de vous soumettre une autre alternative. Puisque cet appareil existe, ou est sur le point d'exister, pourquoi n'en profiterions-nous pas pour nous en emparer intact, ainsi que des plans, lors de notre attaque-éclair ?! Si cet appareil doit effectivement surpasser le « A-11 » dont je vous ai livré les plans du prototype, et, a fortiori, notre « Lyukhä A11-F2 », qui en est l'extrapolation, de par ses caractéristiques techniques et performances, ... autant l'avoir chez nous !

-- Vous avez peut-être raison, colonel. Cet... « Espadon », s'il s'avère bien être ce que prétend son créateur, pourrait nous rendre définitivement invincibles. Grâce à lui je deviendrais le Seul Maître de ce Monde ! finit-il, songeur.

Allez, colonel, qu'il en soit fait ainsi ! Mais vous superviserez personnellement cette partie du Plan d'invasion.

-- A vos ordres, Votre Majesté. Je vous ramènerai les plans de l' « Espadon » !

NB : Tous les passages, personnages et faits en *italique* sont des rappels d'évènements historiques avérés, authentiques et vérifiables

CARTES & PLANS

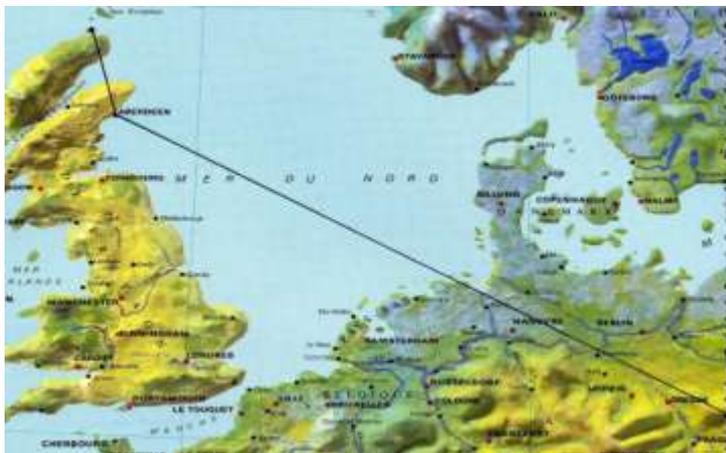
Pour la bonne compréhension de notre voyage initiatique à travers le récit de Jacobs, nous avons dû faire appel à nombre de cartes ; notamment pour bien cerner le lieu de certaines actions (environs de Diyarbakir/Djarkebir, positions respectives de « Scaw-Fell », du Fort de Qharoud/Keru, du plateau du Hadj/Point « B.32 », du Ra's Musandam, D.C.A. sur les cols de Doukla ou de Lüpkow, etc...).

Ensuite, afin de mettre un terme à cinquante longues années d'interrogations sans fin, il m'a d'abord fallu tracer avec précision l'itinéraire exact théoriquement suivi par le « Golden Rocket », de sa fuite de « Scaw-Fell » jusqu'au Détroit d'Ormuz, sa destination première. Puis ce fut la nouvelle route de l'appareil désemparé jusqu'au lieu du crash, aux alentours du Fort de Qharoud/Kéru.

Enfin, je devais prévoir avec une précision mathématique et une rigueur toute scientifique les pérégrinations de messieurs Blake et Mortimer depuis le plateau du « Hadj/B.32 » jusqu'aux falaises du Makràn et l'arrivée à « B.S. ».

Dernière des obligations que je m'étais fixées vis-à-vis de vous, Amis lecteurs aussi assoiffés de concret que je le suis moi-même, je

me devais de vous montrer le plan de vol de l'escadrille menée par Blake contre la Capitale de l'Empire Zang et centres stratégiques à détruire..., sur des cartes que vous retrouverez dans ces pages, préparées et légendées de façon à vous permettre de « marcher » sur les traces de nos héros...



▲ Le « G.R. », de Scaw-Fell au Centre-Europe...



▲ Le « G.R. » du Centre-Europe à la Mer Noire...

✓ Trait continu, route originalement prévue ; en pointillés...





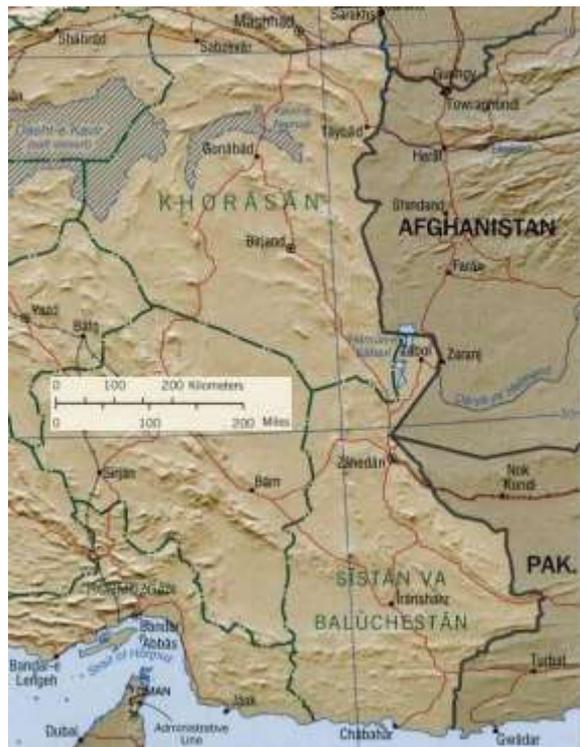
^...route vers « B.32 » et zone du crash, proche de Qharoud...

...et de Qharoud à « B.S. » en passant par « B.32 »...

▼ Des environs de Van au Harât...



➤ Du Harât à Jask, en passant par Turbat...





◀ Afghanistan et Pakistan
Iran-Afghanistan-Pakistan-Ormuz ▼

